

HOMÉLIE SUR LE SOUVENIR DES INJURES

AVANT-PROPOS

Quoique nous ne sachions rien de l'année où Chrysostome a prononcé l'homélie suivante, il n'est pas douteux qu'elle n'ait été prononcée à Constantinople, et pendant l'été; car l'orateur répond aux fidèles de cette ville, qui prétextaient la chaleur pour s'excuser de ne point aller à l'église, qu'ils fréquentent bien le forum, où rien ne tempère les ardeurs du soleil; tandis que l'église où il portait la parole, grâce à ses vastes dimensions et à ses dalles de pierre, offrait une douce fraîcheur. Après cela, le saint traite avec son éloquence habituelle de l'amour des ennemis, et du devoir de leur faire du bien.

HOMÉLIE

Contre ceux qui ne se rendaient pas à l'assemblée. – De ce mot de l'Apôtre : «Si votre ennemi a faim, donne-lui à manger.» – Du souvenir des injures,

1. Il ne nous a servi de rien, à ce qu'il paraît, de vous avoir naguère longuement entretenus du zèle avec lequel vous deviez vous rendre à nos assemblées; car l'église est encore privée de ses enfants. Aussi en suis-je réduit de nouveau à la tâche déplaisante et rude de gourmander les présents et d'incriminer les absents : ceux-ci, parce qu'ils n'ont pas dépouillé leur négligence; vous, parce que vous ne vous occupez pas du salut de vos frères. Je suis réduit à cette tâche rude et déplaisante, encore une fois, non que je plaide ma cause et celle de mes intérêts, mais la vôtre et celle de votre salut, que je mets au-dessus de toute chose. Libre à chacun de s'emporter, de relever la dureté, l'importunité et l'imprudence de ma conduite; jamais je ne cesserai de vous être à charge pour un pareil motif, parce que je ne vois rien de préférable à cette prétendue imprudence. Peut-être d'ailleurs, peut-être que vous rougirez, sinon d'autre chose, du moins d'essuyer toujours les mêmes reproches, et que vous entourerez vos frères de soins empressés. Que m'importent les louanges, si je vous vois ne faire aucun progrès dans la vertu ? En quoi souffrirai-je du silence de mes auditeurs, si je vois grandir votre piété ? Ce qui fait l'éloge de l'orateur, ce ne sont pas les applaudissements, mais le zèle pieux de ceux qui l'écoutent; ce n'est pas le tumulte qui se fait au moment où il doit prendre la parole, mais un empressement qui ne connaît pas de relâche. En même temps que les acclamations sortent de la bouche, elles se répandent et s'évanouissent dans les airs; mais l'amélioration des auditeurs leur produit, ainsi qu'à l'orateur, une récompense incorruptible et immortelle. Si vos cris de louanges rehaussent ici l'éclat de celui qui parle, la ferveur de vos âmes donne à celui qui vous enseigne une grande confiance devant le tribunal du Christ. Aimez-vous donc ceux qui vous adressent la parole ? témoignez-le, non par des applaudissements, mais en vous occupant des intérêts de ceux qui écoutent.

Ce n'est pas une faute ordinaire que de négliger ses frères; c'est une faute qui nous expose au dernier châtement et à d'inévitables supplices, comme le prouve l'exemple du serviteur qui avait enfoui son talent. On ne lui reprochait pas, en effet, sa conduite; il n'avait pas non plus trahi la confiance qu'on lui avait montrée, ayant rendu le dépôt tout entier; mais c'est touchant l'usage de ce dépôt qu'il avait prévarié. Il n'en doubla pas la valeur, et à cause de cela il fut puni; preuve que nous aurions beau être zélés et fervents, nous aurions beau écouter avec empressement la parole divine, ce ne serait pas suffisant pour notre salut; il nous faut doubler la valeur du dépôt; ce qui aura lieu, lorsque notre sollicitude s'étendra et à notre propre salut, et au salut de nos frères. Ce serviteur avait dit : «Voilà ce qui vous appartient tel que vous me l'avez donné.» Excuse bien insuffisante, «car il fallait, reprit le Sauveur, confier cet argent aux banquiers.» (Mt 15,27) Examinez ici, je vous en prie, combien sont légers les préceptes du Seigneur, Parmi les hommes, si un serviteur prête l'argent de son maître, c'est lui qui est chargé de le réclamer. Vous l'avez prêté, lui dira-t-on, réclamez-le; pour moi, je n'ai rien à faire avec l'emprunteur. Dieu n'agit pas de la sorte : ce qu'il nous ordonne, c'est uniquement de prêter, et il ne nous rend aucunement responsables du recouvrement. Comme il dépend de l'orateur de donner des conseils, mais non de persuader, à cause de cela, lui dit le Seigneur, je vous demanderai compte de l'emploi de l'argent, mais je ne vous chargerai pas de le réclamer. Quoi de plus léger que cette obligation ? Et ce Maître si doux et si bon, le serviteur de l'Evangile le taxe de sévère ! C'est la coutume des serviteurs pervers et négligents; toujours ils rejettent sur leurs maîtres la cause de leurs propres fautes. Voilà pourquoi celui-ci fut jeté chargé de fers et torturé dans les ténèbres extérieures.

Pour que ce sort ne soit pas le nôtre, répandons la doctrine parmi nos frères, qu'ils l'acceptent ou qu'ils ne l'acceptent pas. S'ils l'acceptent, ce sera pour leur bien et pour le nôtre; s'ils ne l'acceptent pas, ils attireront sur leurs têtes un châtement terrible, sans nous causer à nous le moindre préjudice. En leur donnant nos conseils, nous avons fait notre devoir; que, s'ils ne les suivent pas, nous ne saurions en encourir la responsabilité. Il y a faute, non à ne pas persuader, mais à ne pas donner de conseils; si nous offrons, continuellement et sans cesse, nos exhortations et nos conseils, ce n'est pas nous, ce sont nos frères qui entreront en compte avec Dieu. Je voudrais bien savoir d'une manière sûre que vous ne cessiez pas de les exhorter, et si néanmoins ils persistent dans leur négligence, je cesserai de vous importuner désormais. Malheureusement je crains que votre indifférence et votre insouciance ne soient la cause de leur opiniâtreté à ne pas s'amender. Car il est impossible qu'un homme soumis à des

avis, à des leçons continuelles, ne devienne point meilleur et plus fervent. Il est bien connu, l'adage que je vais citer; il vient à l'appui de ma pensée : Une goutte d'eau finit, dit-on, par creuser le rocher sur lequel elle tombe; et cependant, quoi de moins résistant que l'eau, quoi de plus dur que le rocher ? C'est que la continuité vient à bout de la nature. Si la continuité vient à bout de la nature, à plus forte raison viendra-t-elle à bout de la volonté. Ce n'est point un jeu d'enfant que le christianisme, mes bien-aimés; ce n'est pas un hors-d'œuvre, nous ne cessons de vous le dire, et nous n'en sommes pas plus avancés.

2. Si vous saviez la douleur que j'éprouve en songeant que, dans nos belles solennités, la foule qui se presse dans cette enceinte ressemble aux flots de la mer; tandis que maintenant, cette assemblée ne renferme pas de cette foule la plus petite partie ? Où sont les fidèles qui nous assaillaient en ces jours de fêtes ? Ce sont eux que je réclame, sur eux que je gémiss, en pensant au grand nombre de ceux qui, après avoir été sauvés, périssent; à la multitude de nos frères perdus pour nous; au petit nombre de ceux qui arrivent au salut; à cette partie importante du corps de l'Eglise, partie semblable à un corps sans mouvement et sans vie. Et que nous importe ? dira-t-on. Il vous importe beaucoup, à vous surtout, qui refusez à vos frères vos soins, vos exhortations, vos conseils; à vous qui ne leur faites pas de violence, qui ne les entraînez pas de force, et qui ne les arrachez pas à cette profonde indifférence. Le Christ ne nous enseignait pas à ne nous occuper que de nous, mais encore à nous occuper du prochain, lorsqu'il nous comparait au sel, au levain, à la lumière, car c'est à autrui que ces choses sont utiles et profitables. Le flambeau ne brille pas pour lui, mais pour les personnes assises dans les ténèbres. Vous êtes un flambeau; donc vous ne devez pas jouir seul de la lumière, mais servir à ramener votre frère égaré. A quoi sert un flambeau s'il n'éclaire pas les ténèbres dans lesquelles on est plongé ? A quoi sert le chrétien, s'il ne gagne aucune âme, s'il n'en ramène aucune à la vertu ? De même, le sel ne se conserve pas seulement lui-même, il conserve encore les corps sujets à la corruption; il les empêche de se dissoudre et de périr. C'est ce que vous devez faire vous aussi; puisque Dieu a fait de vous un sel spirituel, vous devez conserver les membres corrompus, à savoir, vos frères indifférents et charnels, les délivrer de la négligence comme d'un principe de gangrène, et les rattacher au reste du corps de l'Eglise. C'est pour la même raison qu'il vous a qualifiés de levain : le levain ne se lève pas de lui-même; quoique petit en volume, il fait lever une quantité considérable de farine. Qu'il en soit de même de vous : bien que petits en nombre, soyez forts et puissants par la foi, par le zèle de la gloire de Dieu. De même que son peu de volume n'affaiblit pas le levain, et exerce une action efficace, grâce à la chaleur et à la vertu dont il est naturellement doué; ainsi, pourvu que vous le vouliez, vous pourrez ramener à la même ferveur un grand nombre de vos frères.

Et s'ils cherchaient dans l'été un prétexte ? Effectivement, je les entends tenir ce langage : Mais la température est excessive, la chaleur est insupportable; nous ne saurions nous résoudre aux incommodités inévitables parmi une foule compacte; à ruisseler de sueur, sous une chaleur accablante. – Je rougis pour ces hommes, croyez-le bien : ce sont là des excuses de femmes; et même ces prétextes ne seraient pas suffisants pour justifier ces dernières, quoique leurs corps soient moins robustes et leur sexe plus faible. Sans doute il est honteux de répondre à une telle justification, et c'est néanmoins nécessaire; du reste, s'ils ne rougissent pas d'alléguer ces raisons, à plus forte raison ne devons-nous pas rougir de les réfuter. Que dire donc à des gens qui mettent en avant de pareils motifs ? Je leur rappellerai ces trois enfants qui, plongés dans les flammes d'une fournaise, envahis de tout côté par le feu qui enveloppait leurs bouches, leurs yeux et leur respiration elle-même, ne cessaient de chanter avec les créatures cette hymne sainte et mystique en l'honneur de Dieu; et, debout au milieu de ce brasier, faisaient retentir avec plus d'ardeur qu'ils ne l'eussent fait dans une prairie, les louanges du Maître commun de l'univers. Avec ces trois enfants, je leur rappellerai encore les lions de Babylone, Daniel et la fosse; en outre, je les prierai de se souvenir d'une autre fosse et un autre prophète, de ce borbier où Jérémie fut plongé jusqu'au cou. Une fois remonté de ces fosses, j'introduirai ces fidèles qui allèguent l'incommodité de la chaleur, dans une prison où je leur montrerai Paul et Silas, enchaînés avec des ceps, couverts de plaies et de meurtrissures, le corps entier déchiré par une infinité de coups, et pourtant célébrant au milieu de la nuit les louanges de Dieu, accomplissant une veille sacrée. Or, ne serait-il pas inconcevable, tandis que ces saints n'ont jamais prétexté cette fournaise, ces flammes, ces fosses, ces bêtes féroces, ce borbier, cette prison, ces ceps, ces mauvais traitements, ces captivités et tant d'autres maux affreux, n'ont jamais cessé de s'appliquer, avec une indomptable énergie et une ferveur brûlante, à la prière et aux saints cantiques; que nous, à cause de la chaleur, d'un peu de sueur et d'une légère élévation dans la température, quoique

nous n'ayons jamais enduré aucune de ces épreuves, ni grandes ni petites, néglignons notre propre salut, renoncions aux assemblées, pour errer au dehors et prendre part à des réunions qui, loin de nous être en quelque façon salutaires, nous corrompent ? La rosée de la divine parole se répand avec abondance, et vous allégez la chaleur ! «L'eau que je donnerai, disait le Christ, deviendra une source d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Celui qui croit en moi, dit-il encore, verra, selon l'écriture, des fleuves d'eau vive jaillir de son sein.» (Jn 4,14; Ibid., 7,38) Vous possédez ces sources, et ces fleuves spirituels, et vous redoutez une chaleur matérielle ! Mais, dites-moi, sur l'Agora, où le tumulte, l'encombrement et la chaleur sont au comble, comment n'allégez-vous pas les ardeurs étouffantes de la température ? Vous ne pouvez pas nous dire que sur l'Agora vous respiriez un air plus frais, tandis qu'ici nous serions plongés dans une atmosphère embrasée. C'est tout le contraire : ici, soit à cause des dalles qui forment le pavé, soit à cause de la disposition de l'édifice et de la hauteur immense qu'il atteint, l'air est moins lourd et plus frais; mais là, le soleil darde ses rayons de toute part, la foule qui s'y presse, la fumée, la poussière et une infinité d'autres causes augmentent l'inconfort; preuve évidente que la négligence et la lâcheté d'une âme privée de la flamme de l'esprit, dictent seules ces prétextes absurdes.

3. Ces réflexions, je les dirige moins contre eux que contre vous qui ne les arrachez pas à leur indifférence, qui ne les entraînez pas, et qui ne les amenez pas à cette table salutaire. Les serviteurs qui ont à remplir une tâche commune y invitent leurs semblables, et vous qui avez à remplir ce service spirituel, vous laissez dédaigneusement vos pareils privés de cet avantage. – Mais, s'ils n'en veulent pas, objectera-t-on. Décidez-les à vouloir par vos pressantes instances; s'ils voient que nous insistons, ils ne pourront pas ne pas vouloir. Non, ce ne sont là que de vains prétextes. Combien n'y a-t-il pas ici de pères qui n'ont point leurs fils avec eux ? Vous était-il donc bien difficile d'attirer ici vos enfants ? D'où il résulte que l'absence des autres fidèles est due, non seulement à leur indifférence personnelle, mais encore à votre négligence. Si vous ne l'avez pas fait jusqu'ici, sortez du moins de votre torpeur, et que chacun arrive à l'Eglise avec un de ses membres, le père avec son fils, le fils avec son père, les maris avec leurs femmes, les femmes avec leurs maris, le maître avec son serviteur, le frère avec son frère, l'ami avec son ami, que tous en un mot s'excitent et s'encouragent à se réunir en ce lieu.

Que dis-je ? ne nous bornons pas à convier nos amis, pressons encore nos ennemis, à puiser à ce trésor commun de tous les biens. Quand il verra votre sollicitude, votre ennemi déposera infailliblement son inimitié. Tenez-lui ce langage : Vous ne rougissez donc pas, vous n'avez donc pas honte de voir les Juifs observer le sabbat avec la plus scrupuleuse exactitude, et la veille cesser tout travail ? Dès qu'ils voient, le vendredi, le soleil prêt à se coucher, ils suspendent tout contrat et interrompent leurs affaires. Quelqu'un a-t-il acheté avant le soir, et vient-il le soir même leur apporter le prix de la vente, ils ne consentent pas à prendre ni à recevoir l'argent. Et que parlé-je du prix des ventes et des contrats ? Il leur serait possible d'acquérir un trésor, qu'ils aimeraient mieux renoncer à ce gain que de fouler aux pieds la loi. Ainsi les Juifs observent avec cette exactitude une loi qui n'est plus de saison, ils l'observent même quand elle ne leur sert de rien, quand ils en souffrent du préjudice; et vous, qui êtes bien au-dessus de l'ombre, vous à qui il a été donné de contempler le soleil de justice, vous qui avez droit de cité dans les cieux, vous qui possédez la vérité, vous ne manifestez même pas un zèle égal à celui des partisans intempestifs d'une loi vicieuse : et, appelés ici pour quelques moments de la journée, vous ne consentez même pas à consacrer ces moments à l'audition de la divine parole ? Quelle indulgence obtiendrez-vous, je vous le demande ? Quelle défense raisonnable et juste aurez-vous à faire valoir ? Il n'est pas possible, non il n'est pas possible qu'une insouciance pareille soit jamais excusée, prétextât-on mille fois les embarras des affaires temporelles. Ignorez-vous donc qu'en venant adorer Dieu et prendre part à notre réunion, vos affaires n'en seront que plus prospères ? Etes-vous en proie aux sollicitudes de cette vie ? Raison de plus pour accourir ici; car votre présence en ce lieu, attirant sur vous la bienveillance divine, vous vous retirerez ensuite pleins de sécurité, vous aurez Dieu pour allié, et, soutenus par la main d'en-haut, vous défierez les attaques du démon. Si vous avez part aux prières de nos pères et à la prière commune, si vous écoutez les discours divins, si vous vous attirez l'assistance du Seigneur, si vous sortez d'ici couvert de ces armes, le diable lui-même sera désormais incapable de vous nuire, encore moins ces hommes méchants qui ne songent qu'à multiplier leurs injustices et leurs calomnies. Si, au contraire, vous allez de votre maison sur l'Agora, sans être munis de ces armes, vous serez facilement victimes de ces tentatives odieuses.

Bien des choses dans les affaires soit publiques, soit particulières, trompent notre attente, parce que nous ne nous occupons pas d'abord de nos intérêts spirituels, sauf à nous occuper ensuite des intérêts temporels, et parce que nous intervertissons l'ordre voulu. Aussi l'enchaînement naturel des choses est-il brisé, et une confusion déplorable s'introduit-elle partout. Si vous saviez quelles sont ma tristesse et ma douleur en songeant que, si une fête ou une solennité se présente, sans invitation aucune, la ville accourt tout entière; tandis que, cette fête, cette solennité étant passées, nous aurions beau employer toute la journée à vous appeler de la manière la plus pressante, personne n'y ferait attention. J'ai bien des fois roulé ces pensées dans mon âme et, soupirant avec amertume, je me disais en moi-même : A quoi bon des exhortations, à quoi bon des conseils ? – Vous obéissez aveuglément en tout à l'habitude et nos enseignements ne vous rendent pas plus fervents. Puisque nos exhortations vous sont inutiles pour les jours de grandes fêtes, et que ces fêtes passées, vous ne profitez pas de nos leçons, ne montrez-vous pas autant qu'il est en vous l'inutilité de notre parole ?

4. Peut-être ces réflexions causeront-elles de la peine à plusieurs de ceux qui les entendent; mais il n'en est pas ainsi de nos indifférents; car autrement ils renonceraient à leur conduite et nous imiteraient, nous qui ne sommes préoccupés tous les jours que de vos intérêts. Quel avantage les affaires séculières vous procureront-elles comparable à ce dont vous vous privez vous-mêmes ? Il n'y a pas d'assemblée de laquelle vous puissiez retirer un profit égal à celui que vous retirerez d'ici, quand vous parleriez des tribunaux, du sénat, de la cour elle-même. Ce n'est pas le gouvernement des nations et des cités, ni le commandement des armées que nous confions à ceux qui viennent dans cette enceinte, mais une dignité plus auguste que la royauté elle-même; ou plutôt, ce n'est pas nous qui la leur confions, mais la grâce de l'Esprit. Quelle est donc cette dignité plus auguste que la royauté dont sont investis les fidèles ici présents ? On les instruit à dompter les passions désordonnées à gouverner les convoitises criminelles, à commander à la colère, à réprimer l'envie, à asservir la vaine gloire. L'empereur est moins auguste assis sur son trône et le front ceint du diadème, que l'homme dont la droite raison domine, comme d'un trône suprême, les passions serviles, et qui exerce sur elles un empire absolu; auréole pour son front non moins éclatante que le diadème. A quoi servent la pourpre; les vêtements d'or, les couronnes de pierreries, lorsque l'âme est esclave des passions ? Quel avantage la liberté extérieure nous procure-t-elle, lorsque la partie la plus noble de nous-mêmes est plongée dans un misérable et honteux esclavage ? Lorsque la fièvre, pénétrant dans le corps, en embrase les organes intérieurs, peu importe qu'à la surface le corps n'éprouve rien de semblable. Ainsi, quand notre âme est déchirée par des passions désordonnées, peu importent les dignités extérieures, peu importe la souveraineté impériale, puisque l'esprit est violemment et tyranniquement renversé du trône suprême, et qu'il subit en tremblant leurs méprisantes insultes. Pour qu'il n'en soit pas de la sorte, les prophètes et les apôtres accourent de toute part, répriment nos passions, chassent de nos âmes la sauvage tyrannie des instincts brutaux, et nous investissent d'une dignité bien plus auguste que la dignité impériale.

Voilà pourquoi je disais que négliger le devoir dont je parle c'est recevoir un coup mortel, et souffrir le dommage le plus grand qui nous puisse arriver; de même que notre présence en ce lieu nous procure les plus grands avantages possibles, comme l'ont montré les considérations précédentes. «Vous ne paraîtrez pas devant le Seigneur les mains vides,» disait la loi; ce qui signifie : Ne vous présentez pas sans oblation entre les mains. (Ex 23,15) S'il ne fallait pas entrer sans oblation dans la maison de Dieu, à plus forte raison faut-il venir à ces assemblées avec nos frères. Cette oblation, ce sacrifice est d'autant supérieur à l'autre que c'est avec une âme que vous vous présentez. N'avez-vous jamais vu comment les colombes apprivoisées, sortant du colombier, capturent d'autres colombes ? Faisons de même de notre côté. Serons-nous bien excusables si, quand des êtres privés de raison parviennent à se rendre maîtres de leurs semblables, nous qui avons été honorés de la raison et de la sagesse, nous dédaignons une pareille capture ? Je vous le disais dans notre précédent entretien, que chacun de vous se rende à la maison de son prochain; attendez vos frères quand ils sortent, saisissez-les et conduisez-les à notre mère commune. Imités ces hommes fous de théâtre qui, se réunissant avec empressement les uns aux autres, vont attendre dès l'aurore ce spectacle criminel. Mais ces exhortations ne nous ont amené aucun résultat; c'est pourquoi je les répète et je ne cesserai de les répéter, jusqu'à ce que je vous aie persuadés. Il ne sert de rien d'écouter tant que l'on n'y joint pas la pratique, et nous rendons le châtement plus terrible lorsque, entendant souvent les mêmes choses, nous ne les mettons pas à exécution. Que le châtement en soit plus terrible, ces paroles du Christ vous le prouveront : «Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant leur péché

est inexcusable.» (Jn 15,22) L'Apôtre disait aussi : «Ce ne sont pas les auditeurs de la loi qui sont justes devant Dieu, mais ceux qui la mettent en œuvre seront justifiés.» (Rom 2,13) Ce langage concerne ceux qui écoutent la doctrine. Pour apprendre à celui qui l'enseigne qu'il n'en retirera aucun avantage si la conduite ne se joint à l'enseignement, si la vie n'est conforme à la parole, l'Apôtre et le Prophète lui parlent en ces termes; l'un s'exprime ainsi : «Dieu a dit au pécheur : Pourquoi racontes-tu mes justices ? pourquoi ta bouche publie-t-elle mon alliance, tandis que tu as la discipline en horreur ?» (Ps 49,16-17) L'Apôtre, de son côté, s'attaquant à ceux qui s'enorgueillissaient de leur doctrine, parlait de cette manière : «Vous vous flattez d'être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des enfants. Vous qui instruisez les autres, pourquoi ne vous instruisez-vous pas vous-même ?» (Rom 2,19-21)

Puis donc que mes enseignements ne sauraient profiter, ni à moi qui vous parle, ni à vous qui écoutez, si nous ne les réduisons en pratique, et qu'ils attireraient sur nous une sentence plus rigoureuse, ne bornons pas notre zèle à écouter, et observons ce que nous entendons dans nos œuvres. Il est bon sans doute de venir écouter toujours les divins discours; mais cette assiduité devient inutile lorsqu'on n'y ajoute pas les avantages de l'obéissance. Appliquez-vous donc, pour ne pas vous rassembler ici en vain, appliquez-vous de votre mieux, comme je vous en ai souvent priés, et comme je ne cesserai de le faire, à nous amener vos frères, à exhorter ceux qui sont égarés et à les éclairer, non seulement par vos paroles, mais surtout par vos œuvres. Il n'y a pas de prédication meilleure que la prédication des mœurs ou de la conduite : Quand même vous garderiez le silence, si au sortir de l'assemblée, par votre extérieur, par votre voix, par votre démarche, en un mot par votre maintien, vous manifestez à ceux qui n'étaient pas ici présents, le profit que vous en avez emporté, vous n'aurez besoin d'aucune autre exhortation ni d'aucun autre conseil. Il nous faudrait sortir de ce lieu comme des sacrés parvis, comme si nous descendions du ciel lui-même, recueillis, pleins de philosophie, disant et faisant tout avec mesure. Que la femme voyant son mari revenir de l'église, le père voyant son fils, le fils son père, le serviteur son maître, l'ami son ami, l'ennemi son ennemi, comprennent tous l'utilité que nous en avons retirée, et ils la comprendront s'ils remarquent en nous une douceur, une philosophie, une piété plus grande. Songez, vous qui avez été initiés, à quels mystères vous avez pris part, à quelles voix vous vous êtes unis pour chanter ce mystérieux cantique, pour faire retentir le *Trois fois saint*. Enseignez aux profanes que vous avez pris part aux transports des séraphins, que vous avez droit de cité parmi les habitants du ciel, que vous avez été admis dans le chœur des anges, que vous vous êtes entretenus avec le Seigneur, que vous êtes entrés en société avec le Christ. Si nous composons ainsi notre maintien, nous n'aurons pas besoin, au sortir d'ici, d'adresser la parole aux absents. Au profit que nous en aurons retiré, ils comprendront leurs propres pertes et ils s'empresseront de venir recueillir les mêmes avantages. A la vue de la beauté de votre âme, dont les sens eux-mêmes refléteront l'éclat, fussent-ils les plus stupides des hommes, ils seront inévitablement épris de votre distinction. Si la beauté corporelle est pour les regards un aiguillon, à plus forte raison la beauté de l'âme excitera-t-elle celui qui la contemple, et réveillera-t-elle en lui d'aussi vifs plaisirs. Orions donc l'homme intérieur qui est en nous, et souvenons-nous dehors de ce que nous aurons entendu dans l'église. Et de même que l'athlète ne montre dans les combats que ce qu'il a appris dans la palestra, ainsi nous-mêmes devons-nous montrer dans la conduite ordinaire de la vie les leçons que nous avons entendues ici.

5. N'oubliez donc pas les enseignements qu'on vous donne, afin que, hors de cette enceinte, le démon vous tentât-il soit par la colère, soit par la vaine gloire, soit par toute autre passion, il vous suffise du souvenir de ces enseignements pour vous débarrasser en un moment des liens de l'esprit du mal. Ne voyez-vous pas durant les combats les maîtres de gymnastique qui, après avoir longtemps combattu, ont dû, à cause de l'âge, renoncer à ces luttes, assis hors de la lice et respirant la poussière de l'arène, crier aux combattants de saisir une main, d'attirer à eux la jambe, d'enlacer les reins; donner d'autres avis semblables, dont l'observation conduit à triompher de l'antagoniste, et rendre ainsi à leurs élèves les plus grands services ? Et vous aussi, regardez votre maître, le bienheureux Paul, qui, après avoir remporté une infinité de couronnes, assis maintenant hors de l'arène, je veux dire hors de la vie présente, nous adresse ses conseils à nous qui combattons, et nous crie par ses Epîtres, lorsque la colère et le ressentiment nous possèdent et que la passion nous persécute : «Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger.» (Rom 12,20) Et de même que le maître de gymnastique ajoute : Faites ceci, et vous triompherez de votre adversaire, de même l'Apôtre ajoute : «Faites cela, et vous amasserez sur sa tête des charbons ardent.»

Mais, tandis que je vous expose cette loi, il se présente une question qui semble naître de la loi elle-même, et fournit : un sujet de récrimination contre Paul; cette question je veux vous la soumettre aujourd'hui. Qu'est-ce donc qui paralyse l'esprit de ceux qui ne veulent point examiner toute chose avec l'attention convenable ? – C'est que Paul, dit-on, tout en éloignant les fidèles de la colère, tout en leur recommandant la douceur et la modération envers le prochain, n'a fait que les irriter davantage et augmenter l'ardeur de leur ressentiment. Sans doute, ces paroles : «Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire,» renferment un précepte de la plus belle philosophie, et non moins utile à celui qui soulage qu'à celui qui souffre; mais les paroles suivantes soulèvent de graves embarras et ne semblent pas concorder avec la pensée exprimée tout à l'heure. Quelles sont ces paroles ? la voici : «En agissant ainsi, vous amasserez des charbons ardents sur sa tête.» Ces paroles sont une injure envers l'un et envers l'autre, puisqu'elles appellent le feu et des charbons ardents sur une tête. Le bien que l'on ferait en apaisant la faim ou la soif d'un ennemi, serait-il comparable au mal que lui feront ces charbons amoncelés sur sa tête ? Conséquemment, poursuit-on, celui qui reçoit le bienfait est victime d'une injustice, dès lors qu'on l'expose à un supplice plus terrible. Quant à l'auteur du bienfait, il en souffre lui aussi d'une autre manière. Quel avantage pourrait-il retirer du bien qu'il fait à ses ennemis, puisqu'il le fait dans l'espérance d'augmenter leur supplice ? Quiconque donne à manger ou à boire à son ennemi, pour amonceler sur sa tête des charbons ardents, témoigne par là non de la bonté et de la miséricorde, mais de la cruauté et de la barbarie, puisqu'au prix d'un léger bienfait, il attire sur autrui un horrible châtement. Quelle conduite plus affreuse que de nourrir son prochain pour amonceler sur sa tête des charbons ardents ? Telle est la difficulté, reste maintenant à en donner la solution; les raisons mêmes qui semblent condamner la lettre de la loi, vous permettront de concevoir une idée exacte de la sagesse du législateur. Quelle est donc cette solution ?

Il comprenait parfaitement, cet homme grand et généreux, qu'il est dur, qu'il est difficile de se réconcilier soudain avec un ennemi. C'est une tâche dure et pénible, non par la nature même des choses, mais par suite de notre lâcheté. Or, il ne nous ordonne pas seulement de nous réconcilier avec nos ennemis, mais encore de les nourrir, devoir plus pénible que le précédent. Si la vue des personnes qui nous ont outragés suffit quelquefois à nous mettre hors de nous-mêmes, comment nous résoudre à les nourrir, lorsqu'elles auront faim ? Et que parlé-je de la vue de ces personnes ? Que l'on vienne à les mentionner, à prononcer leur nom. Il n'en faut pas davantage pour réveiller la blessure de nos âmes et augmenter le feu du ressentiment. Aussi Paul, qui comprenait cela et qui désirait nous rendre douce et facile cette tâche si dure et malaise, déterminer celui qui ne supportait même pas la vue de ses ennemis, à leur faire du bien, lui a mis sous les yeux ces charbons ardents, afin qu'il s'empressât, dans l'espérance du châtement, à traiter avec bienveillance ceux qui l'ont outragé. Et comme l'on voit le pêcheur ne présenter aux poissons qu'un hameçon entièrement caché sous l'appât, afin de les allécher par l'attrait de leur nourriture accoutumée, de les prendre et de les capturer ainsi avec facilité; de même Paul, qui désirait conduire la personne outragée à faire du bien à l'auteur de l'outrage, ne lui présente pas l'hameçon tout nu de la philosophie; ce n'est qu'après l'avoir dissimulé sous les charbons ardents comme sous un appât, qu'il invite la victime d'une injustice à faire du bien à celui qui en est l'auteur. S'en est-il rendu maître, il le retient désormais, ne lui permet plus de se retirer, un lien naturel rattachant d'ailleurs cet homme à son ennemi, et lui fait entendre à peu près ce langage : Vous ne voulez pas donner à manger par religion à celui qui vous a outragé, faites-le du moins dans l'espoir de la vengeance. Il n'ignore pas, en effet, que le bienfait, une fois commencé, la réconciliation l'est par cela même, et que la voie en est aplanie; car personne, non personne ne saurait regarder obstinément comme ennemi celui dont il a apaisé la faim et la soif, quand même il l'aurait fait d'abord dans le but de le punir. Avec le temps, le ressentiment le plus dur finit par se relâcher. Si le pêcheur, présentant l'hameçon tout nu, ne peut attirer le poisson, tandis que, en le dissimulant, il l'enfoncé dans la bouche de l'animal surpris, ainsi Paul, s'il n'eût mis en avant la perspective du châtement, n'eût point obtenu des personnes lésées qu'elles se missent à faire du bien à leurs ennemis. C'est donc pour persuader à ces hommes auxquels il suffisait de voir leurs ennemis pour tourner le dos, s'emporter et ne plus se posséder, de leur faire le plus de bien possible, qu'il leur présente les charbons ardents; il ne veut pas précipiter ceux-là dans d'inévitables supplices, mais bien engager ceux-ci, par la perspective du châtement, à traiter leurs ennemis avec bienveillance, sauf à leur persuader plus tard de bannir tout ressentiment.

6. Voilà comment l'Apôtre calme la personne outragée; voyez maintenant comment il opère entre elle et l'auteur de l'outrage un rapprochement. Il l'opère d'abord par la nature du bienfait. Personne n'est assez insensible et assez misérable pour refuser de devenir le serviteur et l'ami de celui par qui sa faim et sa soif ont été apaisées. Il l'opère en second lieu par la crainte du châtement. Quoique ces paroles : «En faisant cela, vous amasserez sur sa tête des charbons ardents,» semblent concerner l'auteur du bienfait, elles concernent principalement l'auteur de l'outrage et l'engagent, par la crainte du supplice, à ne pas persister dans ses sentiments d'inimitié, et lui donnent à comprendre que ce serait pour lui une charge terrible, d'être ainsi nourri et désaltéré, s'il s'opiniâtrait, dans sa haine. Il doit donc renoncer à la colère. C'est ainsi qu'il pourra éteindre ces charbons ardents. En sorte que la perspective de ce châtement et de ce supplice, déterminent l'un à faire du bien à l'autre, elle intimide et aiguillonne celui-ci et le pousse à se réconcilier avec celui qui le nourrit et qui le désaltère; elle les enchaîne ainsi tous deux par un double lien, par le lien du bienfait et par celui du châtement. Ce qu'il y a de difficile, c'est de commencer et d'ouvrir la voie à la réconciliation : la voie étant ouverte d'une façon ou d'une autre, le reste devient ensuite aisé et facile. Vous pourrez bien, vous l'offensé, en commençant, nourrir votre ennemi dans l'espérance du supplice; mais, tout en le nourrissant, vous deviendrez son ami et vous en arriverez à chasser le désir du châtement; car, devenu son ami, vous ne sauriez plus, dans cette attente, nourrir celui avec, qui vous vous êtes réconcilié. De même l'offenseur, voyant l'offensé consentir à lui donner la nourriture et le breuvage, pour ce motif et par crainte du châtement dont il est menacé, se dépouillera de tout sentiment d'inimitié, fût-elle plus cruel des hommes, eût-il un cœur de fer et de diamant; la bonté de son bienfaiteur le couvrirait de confusion, en même temps qu'il serait effrayé du supplice suspendu sur sa tête, si malgré la nourriture qu'il reçoit, il restait son ennemi. C'est pourquoi l'Apôtre ne se borne pas à cette exhortation, et, après avoir apaisé la colère de l'un et de l'autre, il s'applique à réformer leurs sentiments par ces paroles : «Ne vous laissez pas vaincre par le mal.» (Rom 12,21) Si vous conservez, dit-il, le souvenir des injures et le désir de la vengeance, tout en paraissent triompher de votre ennemi, vous êtes vaincu par le mal, c'est-à-dire, par votre colère; en sorte que si vous voulez vaincre, il faut vous réconcilier et renoncer à toute vengeance. Voilà une éclatante victoire, de vaincre le mal par le bien, à savoir par le support des injures, et en bannissant toute colère et tout ressentiment. Mais ce langage, l'offensé, dans sa fureur, ne l'aurait pas supporté dès le principe; aussi, n'est-ce qu'après avoir éteint cette fureur, que Paul lui soumet un motif plus puissant de réconciliation, ne lui permettant plus alors d'entretenir l'espérance perverse du châtement. Voyez-vous la sagesse du législateur ?

Pour vous convaincre que cette loi n'a été introduite qu'à cause de la faiblesse des fidèles, qui n'auraient pu être unis à des conditions différentes, écoutez le Christ ordonnant la même chose, sans présenter la même perspective. Après avoir dit : «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent;» (Mt 5,44) c'est-à-dire apaisez leur faim et leur soif, n'ajoute-t-il pas : «En agissant ainsi, vous amasserez sur leurs têtes des charbons ardents;» mais bien : «Afin de ressembler à votre Père qui est dans les cieux.» Et il avait raison; comme il s'adressait à Pierre, à Jacques, à Jean, au chœur des apôtres, il leur proposait cette récompense. Si vous prétendez que ce précepte n'en est pour cela que plus difficile, vous faites triompher de cette manière, à nos yeux, la cause de Paul, et vous vous fendez vous-même inexcusable. Comment cela ? Parce que ce précepte qui vous semble si lourd, je vous le montrerai observé dans l'Ancien Testament, où l'on ne possédait pas une philosophie aussi parfaite. Voilà pourquoi Paul ne formule pas lui-même la loi qu'il proclame, et emploie les mêmes expressions que l'auteur de cette loi avait primitivement employées, afin d'en laisser les violateurs sans excuse; car ces mots : «Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire,» ne sont pas sortis pour la première fois de la bouche de Paul, mais de celle de Salomon. (Pro 25,21-22) Que s'il emprunte ces mots, il le fait pour montrer à ses disciples la honte qu'il y aurait à regarder comme lourde et odieuse, en un temps où l'on possède une philosophie aussi parfaite, une loi antique et que nos ancêtres ont bien souvent pratiquée.

Et lequel d'entre eux l'a mise en pratique ? demandera-t-on. Un grand nombre l'ont observée, mais David d'une façon plus remarquable; Il ne s'est pas borné à nourrir et à désaltérer son ennemi; bien des fois il l'a arraché au trépas qui le menaçait, et quand il dépendait de lui de le mettre à mort, il l'a épargné non une fois, mais il deux et plusieurs reprises. Saül, au contraire, malgré les bienfaits de David, malgré les brillants trophées de ce jeune homme, malgré la défaite de Goliath, n'avait pour lui que de l'aversion et de la haine, ne pouvait supporter qu'on prononçât son nom devant lui, et ne le désignait que par le nom de

son père. A l'approche d'une solennité, comme il avait tramé quelques complots contre lui, qu'il lui avait tendu un piège redoutable, ne le voyant pas venir «Où est donc, demanda-t-il, le fils de Jessé ?» (I Roi 20,27) Il le désignait par le nom de son père, et parce que la haine dont il était animé ne lui permettait pas de prononcer son nom, et parce qu'il estimait obscurcir la gloire du juste, en rappelant la bassesse de la condition où il était né; sentiment triste et misérable, d'autant plus que, eût-il eu quelque chose à reprocher au père, cela n'aurait pu nuire à David en aucune façon, chacun, en effet, n'est responsable que de ses propres actions, et ce sont elles qui le rendent digne de louanges ou de blâme, Mais Saül qui n'avait aucune faute à reprocher à David, mettait en avant l'obscurité de sa race, dans l'espoir souverainement stupide de voiler de la sorte son éclat. Quel crime y aurait-il donc à être né de parents humbles et obscurs ? C'était une philosophie que Saül ne connaissait pas, Saül donc désignait David sous le nom de fils de Jessé; David l'ayant trouvé endormi dans une caverne, ne lui donna pas le nom de fils de Cis, mais un nom qui convenait à sa dignité : «Jamais je ne porterai ma main sur l'oint du Seigneur.» (I Roi 26,11) C'est à ce point qu'il était exempt de toute haine et de tout ressentiment. Il appelait oint du Seigneur, celui qui avait soif de son propre sang et qui, après avoir été comblé de ses bienfaits, avait plusieurs fois tenté de le mettre à mort. Il ne considérait pas le traitement que méritait ce dernier; il considérait la conduite et le langage qu'il convenait à lui-même de tenir : c'est le plus haut point de philosophie auquel on puisse arriver. Eh quoi ! vous tenez votre ennemi comme dans une prison; le lieu étroit où vous êtes, l'absence de tout secours, l'empire du sommeil, l'enchaînement avec de doubles et de triples liens, et vous n'en tirez ni vengeance ni châtiment ? Non, répond-il, car je songe non à ce qu'il a mérité, mais à ce que je dois faire; en sorte qu'il considérait, non la facilité du meurtre, mais la parfaite philosophie qu'il lui convenait d'observer; et pourtant toutes les circonstances le poussaient à mettre à mort son ennemi; il lui était livré en quelque sorte enchaîné. Or, vous savez que nous mettons avec d'autant plus d'empressement la main à une œuvre que cette œuvre est plus facile, et que l'espérance du succès avive en nous le désir de la poursuivre et de l'accomplir, C'est ce que David éprouva en ce moment; mais ni les conseils et les excitations d'un officier, ni le souvenir du passé, ni aucune autre chose ne le décida à répandre le sang; la facilité même de cet acte l'on détourna, et il considéra que si Dieu lui avait livré son ennemi, c'était pour lui fournir une occasion de déployer une philosophie plus parfaite.

Peut-être l'admirez-vous parce qu'il ne s'est souvenu d'aucune des persécutions d'autrefois; pour moi, je l'admire encore plus pour une autre raison. Cette raison, quelle est-elle ? C'est que la crainte de l'avenir ne put le déterminer à porter la main sur son ennemi. Il savait bien pourtant qu'une fois sorti de ses mains, Saül le persécuterait derechef; mais il aimait mieux respecter la vie de son persécuteur, au prix de sa propre sécurité, que de l'immoler pour assurer la conservation de ses jours. Quoi de comparable à cette âme grande et généreuse qui, sous une loi demandant œil pour œil, dent pour dent, une vengeance égale à l'offense, loin d'agir de la sorte, poussa beaucoup plus loin la générosité. Néanmoins, eût-il alors mis Saül à mort, la gloire de sa vertu fût demeurée intacte, non seulement parce que, en se vengeant, il n'aurait fait que répondre aux agressions injustes de son adversaire, mais encore parce qu'il aurait observé cette loi «œil pour œil» avec une modération surprenante. Il n'aurait pas effectivement rendu meurtre pour meurtre; mais en retour des trépas sans nombre par lesquels Saül s'était efforcé de l'atteindre, non pas une ou deux fois, mais plusieurs fois, il ne lui aurait infligé qu'un seul trépas. Outre cette raison, la crainte de l'avenir, en le poussant à la vengeance, aurait légitimé aussi bien que le reste la couronne décernée à sa patience. Celui que le passé aurait irrité contre un ennemi et porté à la vengeance, ne saurait être loué de sa mansuétude, mais celui qui, oubliant les nombreuses tribulations du passé, serait contraint par la crainte de l'avenir et par le soin de sa propre sécurité, à se venger de son ennemi, personne n'aurait le droit de lui refuser la couronne de la modération.

7. David cependant n'agit même pas ainsi : donnant l'exemple d'une philosophie nouvelle et inconnue, il ne se laissa entraîner à l'homicide, ni par le souvenir du passé, ni par la crainte de l'avenir, ni par les conseils de l'officier, ni par la solitude où il était, ni par la facilité du meurtre, ni par toute autre chose. Comme s'il se fût agi d'un bienfaiteur, d'un homme qui lui aurait fait beaucoup de bien, il épargne son persécuteur et son ennemi. Quelle excuse aurons-nous donc, nous qui conservons la mémoire des offenses passées, et qui tirons vengeance de ceux qui nous ont affligés, lorsque David, après avoir tant souffert sans le mériter, et avec la perspective d'épreuves plus nombreuses et plus rudes encore, s'il conserve la vie de son ennemi, l'épargne néanmoins de telle façon qu'il aime mieux vivre lui-même au milieu des dangers, dans la crainte et le tremblement, que de mettre légitimement il mort celui

qu'il savait devoir lui susciter d'innombrables vexations ? Ce qui montre principalement la grandeur de sa philosophie, c'est que, non seulement dans une telle situation, il ne le mit pas il mort, mais il ne prononça contre lui aucune imprécation, encore que celui à qui elle aurait été adressée n'eût pas dû l'entendre. Nous, au contraire, nous offensoons souvent par nos paroles nos amis absents; mais David ne se permit même pas ces paroles envers un ennemi qui j'avait si injustement traité : nous pouvons juger par là de sa philosophie. Quant à sa charité et à sa bienveillance, ce qu'il fit ensuite nous les fait connaître. En effet, s'il coupa le bord de son manteau, s'il enleva sa coupe remplie d'eau, si après s'être éloigné, il fit entendre un cri pour déclarer il celui qu'il avait sauvé la manière dont il avait agi, il ne le fit ni par vanité, ni par jactance, mais pour lui prouver par sa conduite combien il avait tort de le traiter en ennemi, et pour en obtenir de cette façon qu'il lui rendit ses bonnes grâces. Ne les ayant pas obtenues ainsi et n'ayant pu le toucher, il aima mieux quitter sa patrie, vivre sur une terre étrangère, brayer tous les jours l'infortune, se procurer le nécessaire, que de rester chez lui en faisant de la peine li son ennemi ! Quelle douceur admirable dans cette âme ! Aussi, disait-elle avec justice : «Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude.» (Ps 131,1)

Imitons ses exemples : ne disons, ne faisons rien de mal contre nos ennemis; faisons-leur plutôt le bien que nous pourrons; du reste, c'est nous qui, plus qu'eux, en retirerons les avantages. «Si vous pardonnez à vos ennemis, disait le Sauveur, il vous sera également pardonné.» (Mt 6,14) Pardonnez la faute des serviteurs, afin que le Maître à son tour vous pardonne. Si l'on a des torts nombreux à votre égard, sachez que plus vous pardonnerez, plus il vous sera pardonné; de là ces mots que l'on nous a appris à prononcer : «Pardonnez-nous comme nous pardonnons;» preuve que nous-mêmes nous déterminons la mesure du pardon. De la sorte, plus sont odieuses les vexations d'un ennemi, plus nous en recevons de bienfaits. Hâtons-nous donc, empressons-nous de nous réconcilier avec ceux qui nous ont offensés; que leur ressentiment soit juste ou qu'il ne le soit pas. Si vous vous réconciliez ici-bas, vous n'aurez pas à craindre le jugement à venir; mais si vous persévérez dans vos ressentiments, et si la mort survenant arrête seule le cours de votre inimitié, vous ne sauriez éviter les châtements d'une autre vie. De même que les hommes en dissentiment les uns avec les autres, s'ils terminent entre eux et en particulier cette affaire à l'amiable, se mettent en dehors de pertes, d'inquiétudes et de dangers nombreux, le différend étant tranché dans un sens approuvé de l'un et de l'autre; tandis que s'ils ont recours au juge, outre la charge des frais et de la sentence, leur inimitié persiste avec une ténacité opiniâtre : de même, si nous pardonnons les offenses dans la vie présente, nous nous mettrons à l'abri de tout châtement; mais si nous conservons notre inimitié jusqu'au jour où nous comparaitrons devant ce redoutable tribunal, nous serons inévitablement condamnés par le juge au dernier des supplices, et nous subirons les uns et les autres le plus rigoureux châtement; et celui qui nourrit un ressentiment injuste, à cause de cette même injustice, et celui qui le nourrit avec fondement, à cause du souvenir obstiné de ces outrages. Encore que nous ayons été injustement maltraités, il nous faut accorder à nos ennemis indulgence. Remarquez comment le Sauveur exhorte et anime ceux qui ont été injustement offensés, à se réconcilier avec l'offenseur : «Si tout en offrant votre sacrifice à l'autel, disait-il, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez et réconciliez-vous d'abord avec lui.» (Mt 5,23-24) Il ne dit pas : Terminez, offrez votre sacrifice; mais bien : Réconciliez-vous, et puis achevez-le. Laissez-le interrompu, afin que la nécessité de le terminer vous oblige malgré vous à vous réconcilier, quelque juste que soit le motif de votre ressentiment. Voyez encore comment il nous presse d'aller au-devant de nos ennemis, en nous disant : «Pardonnez à ceux qui vous ont offensés, afin que votre Père vous pardonne aussi vos péchés.» (Mc 11,25) Il ne nous propose pas d'ailleurs une récompense sans valeur, mais une récompense qui surpasse de beaucoup le mérite de l'action.

Pénétrons-nous bien de toutes ces vérités; réfléchissons à la récompense qui nous est réservée à ce sujet; songeons qu'il n'est ni pénible, ni coûteux de pardonner les offenses, et ne refusons pas le pardon à ceux qui nous ont injustement traités. Une chose que les jeûnes, les gémissements, les prières, le sac, la cendre, des confessions sans nombre ne procurent aux autres qu'avec peine, je veux dire l'expiation de leurs péchés, nous pouvons l'obtenir aisément sans recourir au sac, à la cendre, aux jeûnes, pourvu que nous effacions de nos âmes tout sentiment de haine et que nous pardonnions avec sincérité à ceux qui nous ont offensés. Que le Dieu de paix et de charité, après avoir chassé de nos cœurs tout ressentiment, toute amertume, toute colère, nous accorde la grâce d'être parfaitement unis les uns aux autres, comme il convient aux membres d'un même corps, et de faire entendre en son honneur, d'un seul cœur, d'une seule bouche, d'une seule âme, les hymnes de reconnaissance

qui lui sont dues, parce que la gloire et la puissance lui appartiennent dans les siècles des siècles. Amen.